

INTRODUCTION

«Nous avons fait de notre mieux pour rapetasser un maigre résumé à partir des fragments noircis qui subsistent, mais il a souvent fallu spéculer, deviner et, même, mettre l'imagination à contribution»

(Virginia Woolf, *Orlando*)

Comme l'affirmait Avicenne au début de son *Canon*, la médecine est à la fois théorie et art, spéculation intellectuelle et application pratique de ses principes. Elle est une discipline de l'esprit et en même temps un ensemble d'opérations manuelles qui englobent une large gamme de savoirs et de gestes. C'est un peu cette double essence de *scientia* et d'*ars* que je souhaiterais restituer à travers l'étude d'un espace et d'un milieu, celui des médecins exerçant à la cour des Visconti et des Sforza au XV^e siècle.

Il s'agit en effet ici de tenter d'interroger conjointement les sources d'une histoire intellectuelle et la documentation de la pratique afin de dessiner les contours d'une discipline dont les enjeux et les débats ont pour objet le corps humain en tant qu'il est guérissable¹ et ont une incidence pratique immédiate. Loin de tenir séparées d'un côté les doctrines et la production écrite à laquelle elles ont donné lieu (tels une sorte d'univers clos qui serait enfermé dans le seul monde universitaire), de l'autre les formes concrètes de l'exercice médical, ce travail vise, dans la mesure du possible, à inscrire dans leur épaisseur sociale ces démarches intellectuelles et à restituer à l'exercice du métier ses fondements doctrinaux. Ce va et vient n'est pas toujours facile à opérer et souvent, par défaut de sources, beaucoup d'études ont privilégié l'une ou l'autre de ces dimensions.

Le cas lombard offre ceci de particulier qu'il fournit à l'historien les ressources documentaires qui rendent possible ce double

¹ «*Dico quod medicina est scientia que humani corpori dispositiones noscuntur ex parte qua sanatur vel ab ea remouentur ut habita sanitas conservetur et amissa recuperetur*» (*Liber canonis Avicenne*, Venetiis, per Bonetum Locatellum, 1505, f. 4ra).

regard : d'une part, un ensemble d'archives, certes incomplètes, mais toutefois abondantes, qui rendent compte d'une médecine au quotidien. Elles sont cependant très fortement centrées sur les milieux aisés et, plus particulièrement sur la cour, à travers les sources provenant de la chancellerie secrète. Les soins portés aux autres groupes sociaux sont, en revanche, peu documentés, si ce n'est pour l'essentiel lors des épisodes de crises sanitaires qui touchent à plusieurs reprises le duché². D'autre part, du côté d'une histoire intellectuelle, on dispose à la fois de la production laissée par les maîtres de l'Université et de la documentation relative à cette institution. Au lieu donc d'utiliser, comme on le fait parfois, la littérature médicale médiévale comme une toile de fonds explicatrice des pratiques, mais sans toujours être pour autant attentif aux chronologies des œuvres et aux évolutions d'une pensée médicale parfois considérée comme une sorte d'invariant « scolastique », il est possible de tenter de rapprocher le savoir véhiculé par les professeurs du *studium* avec les pratiques de leurs contemporains, et même mieux ici, avec leurs propres pratiques. Très souvent, en effet, ce sont les mêmes figures professionnelles que l'on trouve revêtues tantôt de l'habit de l'écrivain, tantôt de celui de praticien.

Cette démarche spécifique que j'ai tenté d'adopter dans ce travail, même si je n'ai pas toujours pu tenir compte de l'ensemble de la production intellectuelle composée dans le milieu pavesan – pour cause d'abondance de sources, de problèmes de tradition textuelle, mais aussi parce que je désirais privilégier la dimension aulique de ces écritures³ –, permet d'éclairer, il me semble, les dimensions sociales et politiques à l'œuvre dans les savoirs médicaux. Les évolutions qui se dessinent dans les choix d'écriture, les thèmes abordés, les genres mêmes qui sont adoptés, comme d'autres l'ont souligné avant moi, témoignent des modifications profondes de la pensée médicale, fruit à la fois de réflexions épistémologiques mais aussi d'un ancrage social très fort. Ne nous y trompons pas, en effet : si la Renaissance et l'Âge classique ont porté un regard souvent peu complaisant sur le Moyen Âge et plus particulièrement sur ses savoirs médicaux, c'est aussi parce qu'ils n'ont pas su y voir les lentes évolutions, certes non révolutionnaires, qui étaient à l'œuvre, entre l'affirmation progressive d'un corps de doctrines et de formes régulées d'enseignements, dans le cadre de la naissance des universités au XIII^e siècle, et de nouvelles attentions sociales,

² G. Albin, *Guerra, fame, peste. Crisi di mortalità e sistema sanitario nella Lombardia tardomedievale*, Bologne, 1982 (*Studi e testi di storia medievale*, 3).

³ J'ai donc volontairement écarté les commentaires aux textes de l'enseignement universitaires produits à Pavie.

marquées par une dimension pratique plus affirmée avec des savoirs tournés vers l'*applicatio ad opus*, aux XIV^e et XV^e siècles⁴. Sans parler de rupture épistémologique, ces changements doivent être soulignés qui rendent compte aussi de transformations propres au métier médical : la création de collèges professionnels, le développement des facultés, l'exercice de charges publiques, à commencer par les fonctions de «*medico condotto*», sans oublier l'essor des structures hospitalières, ont ancré plus fortement encore le métier médical dans les réalités sociales du temps, d'autant qu'on note aussi une attention plus forte portée par les autorités aux dimensions sanitaires du gouvernement. Dans le monde urbain tout particulièrement, cette profession qui revendique une autonomie disciplinaire, un contrôle de l'accès aux grades universitaires et à l'exercice du métier, affirme avec force une utilité publique qui n'est pas sans influencer la production intellectuelle, attentive, elle, à répondre à de nouvelles attentes et à de nouveaux besoins.

Si, dans les pages qui suivent, l'emploi de certains concepts tels ceux de «*médicalisation*»⁵, de «*disciplinamento*», voire de «*gouvernement des corps*», empruntés à la sociologie ou à la philosophie, peut surprendre dans le cas d'une étude d'histoire médiévale, je pense toutefois qu'ils sont susceptibles, moyennant une redéfinition de leurs contours, de rendre compte de phénomènes qui ont une longue histoire, sans pour autant leur faire perdre leurs spécificités.

Le choix lombard

C'est donc dans ce contexte qui caractérise très fortement la péninsule italienne que s'inscrit cette recherche sur les médecins, la culture et la pratique médicales à la cour des Visconti et des Sforza.

⁴ Comme le rappelait C. Frova («*Écoles et universités en Italie [XI^e-XIV^e siècle]*», dans *Cultures italiennes (XII^e-XV^e siècles)*, sous la dir. d'I. Heullant-Donat, Paris, 2000 [*Initiations au Moyen Âge*], p. 53-85, p. 59, 64), dès le début de l'institution universitaire, le droit et la médecine, tout particulièrement, se caractérisèrent par leur capacité à s'adapter aux besoins de la vie pratique et constituaient, de ce point de vue, des sciences lucratives. Toutefois, ces disciplines, d'abord portées par un élan intellectuel fondé sur l'étude et le commentaire de textes désormais accessibles en latin, ne s'ouvrirent en réalité que progressivement aux attentes sociales de leur temps.

⁵ Pour un examen de cette notion, appliquée au Moyen Âge tardif, je me permets de renvoyer à M. Nicoud, «*Formes et enjeux d'une médicalisation médiévale : réflexions sur les cités italiennes (XIII^e-XV^e siècles)*», *Genèses*, 82-1 (2011), p. 7-30. J'emploie ce terme forgé pour des sociétés contemporaines en lui donnant une acception légèrement différente. Plus que la seule perception d'une contrainte imposée du dehors sur des individus par les autorités publiques au nom d'un savoir médical, j'y vois aussi l'intervention croissante des praticiens sur des domaines qui jusqu'alors échappaient à leur compétence.

Pourquoi un tel choix? Au-delà de la spécificité des sources disponibles sur lesquelles je reviendrai plus avant, je soulignerai tout d'abord que l'approche monographique et régionale a de nombreuses vertus dans un espace occidental qui est loin d'être uniforme, y compris dans le domaine médical. Certes, le réseau universitaire qui, depuis le XIV^e siècle, s'étend aussi aux espaces plus orientaux, et le cursus des études, à travers des canons textuels, ont tendance à fournir une image assez homogène, que la *peregrinatio academica* étudiée par Jacques Verger n'a pu qu'accentuer⁶. Toutefois, les conditions sociales, économiques et politiques respectives de chacun de ces ensembles rendent cette réalité très hétérogène et l'impact de la médecine et de ses savoirs sur les sociétés bien inégal. Du reste, plusieurs études régionales permettent de constater ces disparités : entre la Savoie étudiée par Irma Naso⁷, dans ses dimensions surtout socio-économiques, la Florence de Katherine Park⁸, « les Espagnes » de Michael R. McVaugh avant la peste noire⁹, de Luis García Ballester¹⁰ et de Carmel Ferragud Domingo¹¹, la médecine parisienne de Danielle Jacquart¹² et les différentes études sur l'Angleterre¹³, se dégagent certes des aspects similaires mais aussi beaucoup de différences : ces dernières relèvent d'abord de la place respective qu'y occupent les savoirs universitaires, ce dont rend compte la plus ou moins grande hétérogénéité des milieux de praticiens; elles tiennent aussi au rôle des associations profession-

⁶ J. Verger, « La mobilité étudiante au Moyen Âge », *Histoire de l'Éducation*, 50 (1991), p. 65-90.

⁷ I. Naso, *Medici e strutture sanitarie nella società tardo-medievale. Il Piemonte dei secoli XIV e XV*, Milan, 1982.

⁸ K. Park, *Doctors and Medicine in Early Renaissance Florence*, Princeton, 1985.

⁹ M. R. McVaugh, *Medicine before the Plague. Practitioners and their Patients in the Crown of Aragon. 1295-1345*, Cambridge, 1993.

¹⁰ L. García Ballester, *Historia social de la medicina en la España de los siglos XIII al XVI*, vol. 1, *La minoría musulmana y morisca*, Madrid, 1976; Id., « La práctica de la medicina entre cristianos, moriscos e judíos », rééd. dans *Artifex factivus sanitatis. Saberes y ejercicio profesional de la medicina en la Europa pluricultural de la Baja Edad Media*, Grenade, 2004, p. 51-275.

¹¹ C. Ferragud Domingo, *Els professionals de la medicina (físics, cirurgians, apotecaris, barbers i menescals) a la corona d'Aragó després de la pesta negra (1350-1410) : activitat econòmica, política i social*, Valence, 2002.

¹² D. Jacquart, *La médecine médiévale dans le cadre parisien*, Paris, 1998 (*Penser la médecine*).

¹³ F. M. Getz, *Medicine in the English Middle Ages*, New York, 1998; R. S. Gottfried, *Doctors and Medicine in Medieval England. 1340-1530*, Princeton, 1986; C. H. Talbot, *Medicine in Medieval England*, Londres, 1967.

nelles qui parviennent plus ou moins à contrôler l'exercice du métier, à l'émergence plus ou moins précoce d'un souci de santé publique et de prévention de la santé des populations et au rôle que peuvent jouer les autorités : autant de facteurs responsables d'une grande variété de situations.

La Lombardie n'échappe pas à ces spécificités, à commencer par la présence d'une université, créée assez tardivement à Pavie, en 1361, mais très fortement soutenue et contrôlée par le pouvoir comtal puis ducal, et par un éphémère second *studium* à Milan. Cette tutelle exercée par un pouvoir seigneurial signe d'emblée l'une des spécificités de cet ensemble, marqué par sa dimension régionale, puisqu'il s'agit d'un état territorial, et par ses caractéristiques politiques, avec l'affirmation d'une seigneurie devenue duché à la fin du XIV^e siècle¹⁴. Ajoutons aussi que grâce à d'importants travaux, certains aspects de l'enquête sont mieux balisés et permettent d'avancer avec plus d'assurance. Dans le champ médical, le terrain n'est en effet pas vierge et pas moins de cinq ouvrages sont déjà venus éclairer certaines des plus importantes figures de la pratique médicale lombarde. L'approche individuelle choisie par Henri-Maxime Ferrari, Gennaro Deffenu, Fausto M. De' Reguardati, A. M. Cuomo et, récemment, par Tiziana Pesenti, si elle laisse toute sa place à l'étude d'un groupe professionnel, n'en met pas moins à la disposition du chercheur d'importants acquis, même si ces travaux n'ont pas tous la même valeur¹⁵. Quoiqu'attentif à retrouver et à publier des correspondances relatives à Giovanni Matteo Ferrari, son lointain ancêtre, Henri-Maxime Ferrari en relativise souvent l'intérêt. La biographie intellectuelle qu'il retrace, même si elle paraît datée par de nombreux aspects – puisque fondée aussi sur l'état des savoirs en histoire de la médecine à l'orée du XX^e siècle –, met toutefois en lumière les liens entre une carrière universitaire, une production écrite et un service de médecin de cour. Les travaux respectifs de Gennaro Deffenu et

¹⁴ *Milano e Borgogna, due stati principeschi tra medioevo e rinascimento*, dir. J.-M. Cauchies et G. Chittolini, Rome, 1990; cf. aussi A. Gamberini, *Lo stato visconteo : linguaggi politici e dinamiche costituzionali*, Milan, 2005 (*Studi e ricerche storiche*).

¹⁵ H.-M. Ferrari, *Une chaire de médecine au XV^e siècle. Un professeur à l'Université de Pavie, de 1432 à 1472*, Paris, 1899, rééd. 1977; G. Deffenu, *Benedetto Reguardati, medico e diplomatico di Francesco Sforza*, Milan, 1955; F. M. De' Reguardati, *Benedetto de' Reguardati da Norcia « medicus tota Italia celebrissimus »*, Trieste, 1977; A. M. Cuomo, *Ambrogio Varese. Un rosatese alla corte di Ludovico il Moro*, Casorate, 1987; T. Pesenti, *Marsilio Santasofia tra corti e università. La carriera di un monarca medicine del Trecento*, Trévise, 2003 (*Contributi alla storia dell'Università di Padova*, 35).

Fausto M. De' Reguardati, tous deux consacrés à Benedetto Reguardati, l'un des principaux médecins de Francesco Sforza, sont nettement moins axés sur les aspects intellectuels et se présentent avant tout comme le parcours, souvent très détaillé, d'une carrière très fortement liée au fondateur de la dynastie des Sforza et à son épouse Bianca Maria. Quant aux études d'A. M. Cuomo et de Tiziana Pesenti, nettement plus attentives aux dimensions spéculatives de ces profils universitaires, elles viennent borner en quelque sorte ma recherche : Ambrogio Varese est surtout actif sous la régence de Bonne de Savoie et auprès de Ludovic le More, aux limites chronologiques du travail ici présenté. Marsile Santasofia, quant à lui achève quasiment sa carrière auprès de Gian Galeazzo Visconti et représente, comme en témoigne le titre dont il fut souvent gratifié de *monarcha medicinae*, l'une des figures les plus en vue de la science médicale de la seconde moitié du XIV^e siècle : son parcours itinérant, ponctué par deux séjours auprès du duc le plus puissant de la péninsule, marque aussi l'apogée du premier âge de l'institution universitaire et de la construction d'un État. D'un côté, on assiste à la progressive affirmation du récent *studium* de Pavie dans le réseau des universités italiennes; il commence alors à attirer auprès de lui quelques-uns des intellectuels les plus renommés de l'époque. De l'autre, il s'agit de la reconnaissance de la puissance des Visconti qui accèdent au titre ducal et se constituent un État régional dont l'extension maximale, toutefois, ne survivra pas au décès de Gian Galeazzo en 1402.

Aux côtés de ces jalons historiographiques propres à l'histoire de la médecine lombarde, si je puis dire, il faut ajouter d'autres travaux qui enrichissent la connaissance de l'université et plus largement des milieux culturels, sans citer ici les nombreuses recherches de Giorgio Chittolini et de ses élèves sur les dimensions plus proprement politique de l'État territorial. Les publications anciennes de Rodolfo Maiocchi qui édita au début du XX^e siècle la documentation conservée pour le premier siècle d'existence du *studium* de Pavie ont été depuis poursuivies par le regretté Agostino Sottili qui, à son tour, publia, seul ou en collaboration, certains des diplômes et des archives de l'université pour la seconde moitié du XV^e siècle. Cette entreprise est actuellement poursuivie par ses élèves. Ces différents volumes forment un ensemble documentaire de première importance sur le fonctionnement et la vie quotidienne de l'université, même si malheureusement manquent à l'appel d'importantes sources, à commencer par les matricules des étudiants, les procès verbaux, ou bien encore certains registres de rôles et de diplômés.

Un autre pôle culturel important de l'État lombard, la bibliothèque du château de Pavie, construite peu de temps après la consti-

tution de l'université, dans les années 1360, a elle aussi fait l'objet de plusieurs enquêtes : aux travaux fondateurs de Girolamo d'Adda qui publia de nombreux documents relatifs à la vie de cette « librairie », à ceux d'Emilio Motta et d'Élisabeth Pellegrin qui édita trois des catalogues conservés du XV^e siècle¹⁶, il faut ajouter les études plus récentes de Simona Cerrutti, Luigi Fumagalli et Anna Giulia Cavagna¹⁷ qui viennent approfondir la connaissance de cette vitrine culturelle du duché. Ce terrain d'enquête qui a contribué à réévaluer l'appréhension de la culture lombarde aux XIV^e-XV^e siècles, parfois déconsidérée par comparaison avec d'autres cours de la péninsule réputées plus brillantes, a aussi été fertilisé par d'autres travaux mettant l'accent sur la cour et sur la production de livres : les études pionnières d'Eugenio Garin dans la *Storia di Milano*¹⁸, celles sur l'introduction de la typographie à Milan et Pavie¹⁹, ou bien encore les articles recueillis dans les volumes sur la *Storia di Pavia*²⁰,

¹⁶ G. D'Adda, *Indagine storiche, artistiche e bibliografiche*, vol. 1, Milan, 1875; E. Motta, «Altri documenti per la libreria Sforzesca di Pavia», *Il Bibliofilo*, 7 (1886), p. 178-182; Id., «Documenti per la libreria Sforzesca di Pavia 1456-1494 (Aggiunte alle Indagini del Marchese d'Adda)», *Il Bibliofilo*, 7 (1886), p. 129-134; É. Pellegrin; *La bibliothèque des Visconti et des Sforza, ducs de Milan au XV^e siècle*, Paris, 1955 (*Publications de l'Institut de Recherche et d'Histoire des textes*, 5); Ead., *La bibliothèque des Visconti et des Sforza ducs de Milan. Supplément*, Florence, 1969.

¹⁷ S. Cerrini, «Libri e vicende di una famiglia di castellani a Pavia nella seconda metà del Quattrocento», *Studi Petrarcheschi*, 7 (1990), p. 339-409; L. Fumagalli, «La biblioteca dei Visconti e degli Sforza», *ibid.*, p. 93-211; A. G. Cavagna, «Il libro desquadrato : la carta rosechata da rati. Due nuovi inventari della libreria visconteo-sforzesca», *Bollettino della Società pavese di storia patria*, n.s. 89 (1989), p. 29-97.

¹⁸ E. Garin, «La cultura a Milano alla fine del Quattrocento», dans *Milano nell'età di Ludovico il Moro. Atti del Convegno internazionale, 28 febbraio-4 marzo 1983*, Milan, 1983, vol. 1, p. 21-29; Id., «La cultura milanese nella prima metà del XV secolo», dans *Storia di Milano*, vol. 6, Milan, 1955, p. 546-608; Id., «La cultura milanese nella seconda metà del secolo XV», dans *Storia di Milano*, vol. 7, Milan, 1956, p. 541-597. Il faut y joindre aussi celles de L. Belloni, «La medicina a Milano fino al Seicento», dans *Storia di Milano*, vol. 11 : *Il declino spagnolo (1630-1706)*, Milan, 1958, p. 597-698.

¹⁹ E. Gualandi, «La tipografia in Pavia nel secolo XV», *Bollettino della Società pavese di storia patria*, n.s. 59 (1959), p. 43-84; T. Rogledi Manni, *La tipografia a Milano nel XV secolo*, Florence, 1980 (*Biblioteca di bibliografia italiana*, 90); E. Sandal, *Editori e tipografi a Milano nel Cinquecento*, vol. 1, Baden Baden, 1977 (*Bibliotheca Bibliographia Aureliana*, 68); Id., *L'arte della stampa a Milano nell'età di Carlo V. Notizie storiche e annali tipografici (1526-1556)*, Baden Baden, 1988 (*Bibliotheca Bibliographia Aureliana*, 114); A. G. Cavagna, *Libri e tipografi a Pavia nel Cinquecento. Note per la storia dell'Università e della cultura*, Milan, 1981 (*Fonti e studi per la storia dell'Università di Pavia*, 3).

²⁰ R. Marchi, «La cultura letteraria a Pavia nei secoli XIV e XV», dans *Storia di Pavia*, vol. 3 : *Dal libero comune alla fine del principato indipendente, 1024-1535*, t. II : *La Battaglia di Pavia del 24 febbraio 1525 nella storia, nella letteratura e nel-*

viennent éclairer les aspects culturels et intellectuels d'un milieu de cour particulièrement attractif.

Plus largement, les acquis de ces travaux s'inscrivent dans un courant historiographique qui, depuis plusieurs années, a privilégié l'étude des milieux de cours. Si l'enquête a souvent porté, tout particulièrement dans le domaine italien²¹, sur leurs spécificités organisationnelles, leurs fonctions, leur composition, ou encore leurs formes de professionnalisation, plusieurs études ont aussi mis à l'honneur leurs dimensions plus culturelles, voire intellectuelles. Aux travaux d'Agostino Paravicini Bagliani relatifs à la cour pontificale au XIII^e siècle²², et aux différents articles publiés sur Frédéric II et les sciences²³, sont venus s'ajouter d'autres volumes plus récents : le tour d'horizon sur les cultures princières²⁴, un livre sur la culture à la cour pontificale d'Avignon, dirigé par Jacqueline Hamesse²⁵, mais aussi le recueil publié dans la collection *Micrologus' Library* sur les savoirs à la cour²⁶. Ces différentes études, qui ne sauraient ici au mieux que rendre compte de tendances actuelles sans épuiser la liste des titres parus sur le sujet, se caractérisent par le désir d'appréhender le phénomène curial dans ses dimensions plus proprement culturelles.

Dans cette réflexion sur la cour comme lieu de production culturelle, certaines catégories « professionnelles » ont été, peut-être

l'arte. Università e cultura, Storia di Pavia, Milan, 1990, p. 157-203 : T. Pesenti, « Le origini dell'insegnamento medico a Pavia », dans *Storia di Pavia, ibid.*, p. 453-475 ; rééd. dans *Miscellanea Domenico Maffei dicata. Historia-Ius-Studium*, éd. A. García y García-Peter Weimar, Goldbach, 1995, p. 117-122 ; A. G. Cavagna, « Questo mondo è pien di vento. Il mondo librario del Quattrocento pavese tra produzione e consumo », dans *Storia di Pavia, ibid.*, p. 267-357.

²¹ Pour Milan, on citera bien sûr le travail de G. Lubkin, pour l'époque de Galeazzo Maria, même si les choix d'organisation desservent la lecture (*A Renaissance Court. Milan under Galeazzo Maria Sforza*, Berkeley-Los Angeles, 1994). Voir aussi pour un élargissement des espaces l'étude récente accompagnée d'une riche bibliographie : *La Cour du Prince. Cour de France, cours d'Europe, XII^e-XV^e siècle*, M. Gaude-Ferragu, B. Laurieux, J. Paviot (dir.), Paris, 2011.

²² A. Paravicini Bagliani, *Medicina e scienze della natura alla corte dei papi nel Duecento*, Spolète, 1991. Voir aussi du même auteur, *Le corps du pape*, trad. fr., Paris, 1997.

²³ *Federico II e le Scienze*, sous la dir. de P. Toubert et A. Paravicini Bagliani, Palerme, 1994.

²⁴ M. Gosman, A. J. Macdonald, A. J. Vanderjagt et A. Vanderjagt, *Princes and Princely Culture 1450-1650*, 2 vol., Leyde-Boston, 2003-2005 (*Brill Studies in Intellectual History*, 118).

²⁵ J. Hamesse (éd.), *La vie culturelle, intellectuelle et scientifique à la cour des papes d'Avignon*, Turnhout, 2006 (*Textes et études du moyen âge*, 28).

²⁶ *Les savoirs à la cour, Micrologus*, 16 (2008). Cf. aussi *Le corps et ses parures, Micrologus*, 15 (2007).

plus que d'autres, privilégiées²⁷. Les études notamment de Martin Warnke ont souligné la position particulière des artistes dans les cours²⁸ : devenues des viviers, attirant auprès d'elles des artistes itinérants, elles leur ont octroyé une reconnaissance officielle et nombre d'avantages; elles leur ont également permis de se bâtir une réputation et d'entrer dans la *familiaritas* du souverain, mais elles ont aussi donné lieu à des formes picturales ou architecturales particulières qui pourraient s'apparenter à un art de la cour²⁹. Sans exporter dans leur totalité ces thèses au monde médical, il apparaît que la cour devient un des lieux possibles de carrière pour un certain nombre de praticiens privilégiés. Si, comme l'ont montré les articles composant le volume sur *Medicine and the Courts of Europe*, dirigé par Vivian Nutton³⁰, la chose est connue et répandue à l'époque moderne – et les récents travaux d'Alexandre Lunel à propos de Louis XIV le soulignent à l'envie³¹ –, les exemples ne sont pas rares non plus pour la période médiévale. La cour des Visconti et des Sforza propose, de ce point de vue, un exemple particulièrement riche. Dans cet espace politique en construction et dans le cadre d'une rivalité entre les cours, les médecins et les savoirs médicaux occupent-ils une place particulière? L'étude des profils de formation qui se dessinent au sein du personnel médical œuvrant dans l'entourage du prince, l'articulation entre la carrière à la cour et d'autres types d'emplois – à commencer par l'enseignement –, la constitution d'un milieu professionnel voire d'une communauté savante, les spécificités de la pratique médicale à la cour ou bien encore les formes d'une écriture curiale sont autant de dossiers à ouvrir pour tenter de se représenter le rôle et la place qu'occupent les médecins et leur savoir dans les milieux de cour.

²⁷ Pour la cour lombarde, on citera par exemple l'étude des formes littéraires, notamment la biographie et l'historiographie. Cf. G. Ianziti, «La storiografia umanistica a Milano nel Quattrocento», dans *La Storiografia umanistica*, vol. 1, *Convegno internazionale di studi, Messina, 22-25 ottobre 1987*, Messine, 1992, p. 311-346.

²⁸ M. Warnke, *L'artiste et la cour. Aux origines de l'artiste moderne*, trad. fr., Paris, 1989.

²⁹ Pour la cour milanaise, voir l'important travail d'E. S. Welch, *Art and Authority in Renaissance Milan*, New Haven-Londres, 1995.

³⁰ V. Nutton (éd.), *Medicine and the Courts of Europe*, Londres-New York, 1990.

³¹ A. Lunel, *La maison médicale du roi. XVI^e-XVIII^e siècles. Le pouvoir royal et les professions de santé (médecins, chirurgiens, apothicaires)*, Paris, 2008 (Époques).

Variation des plaisirs : des sources intellectuelles aux sources de la pratique

Comme je le soulignais précédemment, l'intérêt d'une telle enquête dans le milieu lombard réside dans la variété des sources qu'il est possible de consulter. Une grande part d'entre elles est constituée par des archives, dans leur majorité conservées à l'Archivio di Stato di Milano et souvent inédites. Les autres, plus ponctuelles, se trouvent à l'Archivio Storico Civico di Milano (actuellement à la Biblioteca Trivulziana), à la Biblioteca Ambrosiana et à la Bibliothèque nationale de France, où elles se sont retrouvées, après la conquête française et la réquisition d'une partie de la bibliothèque ducal, au début du XVI^e siècle.

Ces archives révèlent d'emblée une forte disparité, de part et d'autre de l'épisode «révolutionnaire» que constitua la République Ambrosienne, entre la mort de Filippo Maria Visconti en 1447, et l'avènement du nouveau duc, Francesco Sforza, en 1450. En effet, les archives de la chancellerie secrète qui concernent aussi bien les affaires internes au duché (*carteggio interno*) que la politique extérieure (*carteggio estero*), regroupées dans un fonds appelé *Archivio Ducale visconteo-sforzesco*, révèlent un déficit très net pour la période des Visconti. Dans leur grande majorité, ces archives ont été détruites en août 1447, à la mort du duc, lorsque le château de Porta Giovia à Milan où elles se trouvaient conservées a été pris d'assaut et détruit par la population. Très peu de choses ont survécu que Francesco Sforza put récupérer et faire reconstituer par son premier secrétaire Ciccio Simonetta. Récemment, un registre de lettres datant des dernières années du règne de Filippo Maria a été miraculeusement redécouvert parmi les archives de la famille Taverna et il fut versé, il y a quelques années, à l'Archivio di Stato di Milano.

L'étude que je présente reflète évidemment, parce qu'elle en est victime, cette dichotomie entre les périodes des Visconti et des Sforza. Mais j'ai tenté de la compenser par une forte représentation, pour la première moitié du XV^e siècle, des archives relatives à l'université de Pavie. Outre les quelques données conservées à l'Archivio di Stato di Pavia, une large part des archives, également glanées dans les fonds notariés, ont fait l'objet de l'édition de Rodolfo Maiocchi, pour les années 1361-1450. Le dépouillement du *Sforzesco*, relatif à la cité de Pavie, ainsi que les publications d'Agostino Sottili et de ses élèves, permettent de compléter les informations disponibles sur le *studium* pour la seconde moitié du XV^e siècle.

Le fonds *Visconteo-Sforzesco*, qu'on appellera par commodité et selon les usages milanais *Sforzesco*, plus simplement, représente donc une partie importante des archives consultées. Il est constitué

par l'enregistrement des lettres duciales envoyées par la chancellerie secrète, par des doubles de ces missives, par la correspondance reçue, en provenance d'officiers du duché, de familiers, voire d'autres puissances de la péninsule. Toutefois, en raison des vicissitudes que connut l'Archivio di Stato di Milano, une partie des documents de la chancellerie secrète s'est retrouvée recueillie dans d'autres fonds créés *ad hoc*³². Ainsi la réorganisation par matières à laquelle procéda Luca Peroni, au XIX^e siècle, eut pour effet de transférer une partie de la documentation relative à la peste dans la section *Miscellanea storica* (qui comprend aussi des sources plus récentes³³) et dans le fonds *Popolazione*³⁴. Quelques décennies plus tard, Luigi Osio constitua de nouvelles collections³⁵ : furent ainsi regroupées, dans le fonds *Autografi*, des sources relatives à des médecins, extraites d'autres fonds originels. Par la suite, d'autres archivistes ont tenté de remédier à cette dispersion en tentant de reconstituer des séries initiales, mais demeure importante la distinction entre les cartons et les registres, conservés séparément.

Je n'ai pu, devant la masse documentaire et sa dispersion, tout consulter. J'ai privilégié d'une part les informations déjà sélectionnées par les archivistes relatives à la matière « peste », et aux médecins. Ensuite, je me suis plongée dans le fonds *Sforzesco*, utilisant tout d'abord les *Potenze sovrane*, qui conservent les documents relatifs aux ducs et duchesses de Milan, le *Carteggio interno* qui regroupe la correspondance de la chancellerie secrète avec les différents officiers de l'État sforzesque³⁶ et plus ponctuellement le *Carteggio estero*, correspondance avec les autres puissances. J'ai également eu recours aux *Registri sforzeschi* et aux *Registri ducali* où sont conservés les actes de l'autorité ducale (les ordonnances, décrets, privilèges, lettres patentes, sauf-conduits et autres privilèges d'immunité), aux *Registri delle Missive*, enregistrements des lettres adressées par la chancellerie secrète, sans distinction de destinataires, ainsi qu'aux *Frammenti di registri delle Missive*, constituées par les archivistes pour des documents dont il fut difficile de retrouver l'origine³⁷. J'ai en revanche renoncé à exploiter les fonds notariés

³² Sur ces questions, voir A. R. Natale, *Archivi e archivisti milanesi. Scritti*, 2 vol., Milan, 1975.

³³ Ce fonds, hétérogène, regroupe des documents rédigés du XV^e au XX^e siècle.

³⁴ Cet ensemble, subdivisé comme le reste du fonds *Atti di governo* en « parte antica » et « parte moderna », comprend notamment, pour ce qui nous concerne, des actes et des documents issus de la magistrature de la santé.

³⁵ Fonds *Autografi*, *Comuni et Famiglie*.

³⁶ Ils sont organisés par chronologie et par lieu.

³⁷ Voir A. R. Natale, *Archivi e archivisti milanesi...* cit., vol. 1, p. 25-37.

certaines riches de Milan et de Pavie, pour plusieurs raisons : d'une part, dans la mesure où on ne dispose pas de noms de notaires affiliés à la corporation des médecins et parce qu'on ne connaît pas leur résidence urbaine, il était difficile d'identifier ceux qui, plus que d'autres, auraient eu des liens privilégiés avec l'université ou avec les praticiens. D'autre part, l'enquête que je me propose de mener portait moins sur le poids économique que représentait la profession médicale que sur ses dimensions intellectuelles et pratiques. Parce que je ne prétendais pas dessiner tous les contours d'un milieu professionnel, j'ai préféré mettre l'accent sur les relations entretenues avec le pouvoir ducal, très largement documentées notamment par les fonds *Sforzesco*.

À ces sources de la pratique, j'ai également joint l'étude de certaines des productions intellectuelles rédigées dans le milieu lombard. Recensement des œuvres, examen des manuscrits conservés et de leur fortune imprimée fournissent une première idée sur les spécificités de ces ouvrages et sur leur diffusion. J'ai surtout, de ce point de vue, mis l'accent sur les traités, au détriment des commentaires, parce qu'ils caractérisent mieux une écriture tournée vers la pratique et vers un public plus large, non limité aux professionnels et aux étudiants en médecine. À ce titre, ils sont susceptibles d'incarner les formes privilégiées d'une écriture curiale où la médecine adapte sa production aux attentes d'un milieu particulier. Enfin, j'ai eu recours à d'autres sources narratives, chroniques et *vitae* lorsqu'elles fournissaient des informations plus spécifiques sur la vie de cour ou sur la figure du prince.

L'étude proposée se compose au total de quatre chapitres assortis pour chacun de dossiers documentaires. Une présentation du milieu médical à la cour, non point tant abordé sous une approche prosopographique – les sources ne le permettent pas – que sous ses traits distinctifs, mettant l'accent sur les liens très forts entretenus entre la cour et l'université (chapitre 1), est suivie par un examen des formes d'écritures médicales et de la mobilité des praticiens au service du duc. Ce deuxième chapitre engage à une analyse de la réputation dont bénéficièrent les médecins lombards, dans et hors de la cour, et à une réflexion sur les caractéristiques de leur production; cette dernière contribue en effet aussi, à travers sa diffusion, à construire la réputation intellectuelle et médicale de la cour des Visconti et des Sforza. S'ensuit une réflexion sur les formes de la pratique médicale qui caractérisent plus concrètement l'exercice du métier dans un tel milieu. L'analyse de la documentation conservée permet à la fois de dessiner les contours des relations qui se nouent entre le patient et le médecin, de même que les attentes et besoins ou bien encore la manière dont la profession médicale parle

d'elle-même (chapitre 3). Reprenant mais élargissant les réflexions déjà nombreuses sur les médecins et la peste, le dernier chapitre tente plutôt, en analysant conjointement la documentation de la pratique et les écritures médicales, de définir le rôle des praticiens dans les politiques publiques de lutte contre la pandémie qui, à plusieurs reprises, toucha le duché de Milan.

Au total, en tentant d'embrasser une large gamme de sources et d'approches, j'ai tenté de dresser le portrait d'une relation complexe, celle qui lie le prince à son, ou plutôt à *ses* médecins.

